

CONVERSATION AVEC GAÉTAN SOUCY

Propos recueillis par Stéphanie Jasmin, conseillère artistique de la compagnie de création Théâtre UBU à Montréal.

Stéphanie Jasmin : *La gémellité revient dans tous vos livres, le double terrible et monstrueux, la part négative de soi, « la moitié de moi-même »... Dans L'Immaculée Conception, un des personnages évoque son frère jumeau en ces termes : « Tout ce qu'il y avait de laid en nous deux, je l'avais pris sur moi. Je me soumettais à lui, sachant qu'il ne pouvait rien être sans moi, ni moi sans lui. Il était la part aimable de nous-mêmes, la seule chose en moi que j'aimais. » C'est un motif que l'on retrouve encore dans votre pièce Catoblépas. La gémellité est-elle pour vous la représentation des contradictions que nous connaissons tous à l'intérieur de nous-mêmes, de la part d'ombre en nous?*

Gaétan Soucy : J'irais même jusqu'à dire que nous passons notre vie à étouffer cette part d'ombre. Les comportements les plus élémentaires et quotidiens, ceux qui semblent exiger de nous le moins d'efforts, n'ont pour autant été rendus possibles que par la strangulation, la réduction au silence, d'une part importante de nos pulsions, qui continuent quand même de sourdre au fond de nous avec un entêtement forcené (ce que suggérerait même le nom du personnage central de mon premier roman : Remouald, l'homme du remous). C'est à dessein que j'emploie ce vocabulaire de meurtrier : c'est une violence continue que nous exerçons sur nous-mêmes, et d'une certaine manière aussi sur autrui, par retour, puisque je le contraîns à s'imposer la même violence, pour pouvoir cohabiter avec moi. Nous écartons quasi à chaque instant en nous cette part d'encre, comme on écarte un lourd rideau, pour avoir accès à l'autre. Nous prenons mesure de cet effort dans l'état de fatigue où nous devenons irritables ; en quoi d'ailleurs la colère est une faiblesse : c'est par fatigue que l'on s'emporte contre un proche (je suis un colérique, et j'en ai honte). Il y a un mystère de la violence humaine. Mystère dans la mesure où celle-ci semble originaire, ce qui paraît contradictoire, puisque à mon sens toute violence est réponse à une agression première. La seule explication

de cette agressivité originare de l'homme pour l'homme, c'est que pour vivre avec son semblable, il doit d'abord se faire à lui-même violence. Et c'est cette violence qu'il se fait à lui-même, qu'il a tendance à retourner envers et contre son semblable, tenu pour responsable premier de cette agression, qu'il a l'impression de subir. Nous en avons l'exemple illustre dans ce monstre humain qu'on appelle le couple, venu le moment où ce dernier peine à se supporter. C'est dire que chez l'homme, ce qui est au principe de la socialité est aussi ce qui est au principe de ce qui menace constamment de faire voler cette socialité en éclats. Et dire aussi qu'on ne s'en sortira pas de sitôt.

Voilà pour la part d'ombre. Maintenant, la gémellité en est-elle la représentation privilégiée, du moins dans mon travail, ainsi que vous le suggérez? Oui et non. Il se trouve que j'ai été très impressionné à une époque par certaines analyses girardiennes du désir mimétique, source de violence. Girard dit des choses magnifiques sur le double, le gémeau, il a d'ailleurs là-dessus tiré une bonne part de son suc chez Dostoïevski. Mais honnêtement, je ne crois pas que ces textes m'aient influencé. D'autre part, la gémellité en tant que telle, je veux dire les homozygotes et tout ça, chez le dentiste, je ne m'arrêtera même pas pour lire un article de magazine là-dessus. Ce qui m'intéresse chez les jumeaux, en tout cas dans les miens, et sur un plan strictement romanesque, c'est qu'ils représentent le *couple antérieur*, j'entends antérieur à toute autre forme d'affectivité. Il s'agit donc moins de « ressemblance » que d'accouplement : ainsi, dans *Catoblépas*, la religieuse et le fils infirme forment à leur manière une entité gémellaire. Le couple ici signifie la source de toute affectivité et l'obstacle à toute affectivité (il est le premier amour, mais rend impossible tout amour après lui : cela, je crois, est aussi très sensible dans mon roman *La petite fille qui aimait trop les allumettes*). Et s'il y a un élément dans mes ouvrages qui me semble beaucoup plus important que la gémellité, qui n'en est pour ainsi dire que l'occasion, c'est bien celui – tragique – de l'inaptitude humaine à réaliser l'amour.

– *Votre travail me semble en effet relever essentiellement de la dimension tragique. Cela s'entend dans Catoblépas, à mon sens une pièce de la catharsis, aux accents parfois raciniens... Quel est votre rapport à la*

tragédie ?

– L'inaptitude humaine à réaliser l'amour ne ferait pleurer personne si les êtres n'étaient point faits tels qu'ils ont une soif mortelle (qui donne la mort, et jusqu'à la mort) de cet impossible amour. Voilà ce qui est tragique. Le genre humain a faim d'un pain qui n'existe à ce point pas qu'il lui a fallu inventer Dieu. L'homme est une machine à désirer l'impossible. Kant avait très bien vu cela, et ça le laissait singulièrement rêveur. Aussi préconisait-il de ne pas trop couvrir les enfants de tendresse – conseil terrible – de crainte qu'ils n'en gardent, une fois adulte, le souvenir d'un engagement que la vie ne pourra pas tenir. Il fallait apprendre à manquer dès l'enfance, puisque la vie humaine ne consiste que dans l'asphyxie de ce manque. Tout enfant vient au monde dans le royaume de l'amour maternel, qu'il n'a pas eu à mériter, et dont il gardera sa vie durant l'atroce nostalgie.

– Il me semble trouver un écho de ce que vous dites – un écho symbolique – dans une récurrence assez singulière chez vous. Il y a en effet souvent mort d'enfant dans votre œuvre. On assiste à leur enterrement, comme dans L'Immaculée Conception ou dans L'Acquittement ; ou encore, on écoute le récit douloureux d'une mère infanticide, dans Catoblépas. Quelle est cette étrange fatalité, d'autant plus curieuse qu'elle apparaît dans une écriture qui laisse aux enfants une place si large, si amoureuse ?

– Je n'apprendrai à personne qu'il n'existe pas de pire scandale que la mort d'un enfant. Encore une fois, il s'agit pour moi de mettre en scène, tant au théâtre que dans un récit, la *gravité de la vie*. Les gens prennent au sérieux leur rapport d'impôts, la mémoire de leur ordinateur, la médaille qu'ils ont ou n'ont pas eue, leur cote d'écoute, leurs chiffres de vente, et quoi encore. Mais ils ne prennent pas au sérieux la vie (sinon, justement, ils prendraient moins au sérieux ce genre de brimborions...). En ce sens, je me suis toujours opposé à cette conception débilante qui voit dans la littérature, ou dans l'art en général, un moyen d'évasion. Rien ne m'agace davantage que cette esthétique de la distraction, de « l'entertainment ». Les gens au contraire passent leur vie à s'évader, à se distraire, à fuir la gravité de la vie, à ne pas penser à la mort.

Pascal a écrit à ce sujet les pages les plus fortes. S'il y a une dimension morale de l'œuvre d'art, elle se situe d'abord là, à mon avis, ramener la vie à sa précarité, c'est-à-dire à son intensité. Gravité qui évidemment ne signifie pas lourdeur, et n'exclut par le rire.

– La religion ou plutôt une certaine religiosité archaïque, profonde et obscure est présente dans votre œuvre et se manifeste par divers signes, tels les lieux (églises, chapelles), les rites (messes, enterrements), les objets cultuels, les icônes, ainsi de suite; de même, plusieurs protagonistes se voient hantés par des problèmes de conscience ou même de théologie... Que signifie cette présence pour vous ?

– Elle ne signifie certainement pas un blocage quelconque ou une aliénation aux formes religieuses de mon enfance : j'ai été élevé comme tous ceux de ma génération dans un monde en pleine sécularisation. Laïcisation qui se manifestait d'abord et avant tout dans la façon d'éduquer. Ce qui ne veut pas dire que j'aie à l'instar des enfants d'aujourd'hui une ignorance absolue et sans faille de la tradition religieuse à laquelle nous devons notre civilisation, en ce qu'elle a de bien comme en ce qu'elle a de moins bien. (Symptôme de plus de la maladie d'Alzheimer étendue à l'échelle de l'espèce.) J'ai quant à moi récité le catéchisme, j'ai appris à lire dans la bible du chanoine Crampon... Mais ce sont là des souvenirs d'enfance, qui me retiennent surtout par leur valeur poétique rétrospective. En fait, dès l'âge de dix ans, la religion, pour moi, l'Église comme institution n'a plus représenté aucune autorité, même morale. J'ai été libre et me suis senti libre de penser sur ces choses-là comme bon me semblait. J'ai pour ainsi dire reçu le meilleur du catholicisme : assez pour avoir le sens de la vie intérieure, et celui du caractère sacré de la Beauté (sans rire), et ma sympathie spirituelle pour la tradition judéo-chrétienne dans ses représentations les plus hautes demeure entière. Mais je n'ai jamais eu à en souffrir l'oppressive étroitesse ni la bêtise sacerdotale, ou si peu, au contraire des gens de la génération qui m'a précédé, et qui gardent quant à eux vis-à-vis de l'Église une rancœur que je n'ai jamais vraiment eu l'occasion de ressentir. Je parle évidemment de la situation telle qu'elle était vécue à Montréal, dont on sait que Mark Twain a dit qu'il était impossible d'y lancer

un caillou sans briser un carreau d'église.

– Pourtant, la religion n'a pas dans votre œuvre une valeur simplement référentielle, historique ou anecdotique.

– Bien sûr que non. Cela dit, la religion n'a pas non plus dans mes livres la valeur ou le sens qu'elle peut avoir par exemple dans ceux de Flannery O'Connor ; elle n'est pas un maléfice qui détraque le monde et les hommes. Chez O'Connor, que j'admire par ailleurs, toutes les dimensions humaines sont aliénées par et dans le religieux. Celui-ci représente la totalité de l'homme : quand il mange, quand il fait du commerce, quand il vole ou détruit, quoi qu'il fasse : le personnage est et demeure religieux. C'est d'ailleurs ce qui fait la force de l'œuvre de Flannery. Chez moi, le religieux n'est qu'une des dimensions de l'homme.

Mais cette dimension pose de nos jours un véritable problème de civilisation. Je crois bien que Dieu est mort. Enfin, puisqu'on nous le dit. Mais il ne suffit pas de se battre la poitrine comme gorille et de le trompeter sur tous les toits pour empêcher des épouvantails comme Raël et Ron Hubbard de faire des centaines de milliers d'adeptes dans le monde. La religion traditionnelle ne s'est pas dépassée vers des formes de conscience supérieure, dégagée des aliénations, et libre de se fonder dans une rationalité élargie. Au contraire, elle s'est retirée en laissant place à un foisonnement de croyances incohérentes qui relèvent immédiatement de la superstition. Je ne crois pas pour ma part que le christianisme ait été quant à lui un tissu de superstitions incohérentes. Et le judaïsme a pu fonder une extraordinaire civilisation. Que voulez-vous fonder sur les tendances soi-disant néo-spirituelles d'aujourd'hui ? Dans mes livres, lorsque l'on croise le religieux, celui-ci se manifeste la plupart du temps sous la forme de vestiges, de réseaux symboliques ayant perdu leur efficace, de formes totémiques en quelque sorte, pétrifiées, d'où toute transcendance a disparu. On ne peut pas ressusciter ce qui est mort, Hegel avait bien raison, et je ne crois pas qu'il soit possible ou même souhaitable de réactiver les formes religieuses traditionnelles périmées. Il est cependant malsain à mon sens qu'on les remplace par l'irrationalisme galopant de certaines tendances actuelles, avec tout ce que cela charrie de

grégarisme et de vulgarité. Je serais pour une société laïque, sécularisée, mais où, par-delà le religieux, serait préservé le sens du sacré, car, sans le sacré, il n'y a plus rien d'humain qui tienne. Un monde laïque devrait reposer en ce sens sur une religion essentiellement morale, une « religion du visage », dont Lévinas nous a laissés les prémisses dans des analyses aussi difficiles qu'admirables. L'homme est frileux, et jamais autant que dans son regard, et quand on dit de quelqu'un qu'il n'a pas froid aux yeux, on veut justement dire que d'ordinaire les yeux humains grelottent. Pour ma part, j'ai peine à soutenir le regard humain. Je détourne les yeux, ou je baisse le nez, non par faiblesse de caractère, mais parce que je ne supporte pas le spectacle de la misère. Et il y a une faiblesse déchirante du regard humain, même chez les plus forts, même chez les plus endurcis, les prétendus tels. Il y a un frémissement dans tous les yeux, un catimini, un je ne sais quoi d'affreux, qui chancelle comme une flamme de cierge. La peur d'avoir à mourir, le désespoir de n'être pas aimé, l'angoisse de n'être pas à la hauteur. Je détourne mon regard parce que je me sens coupable. Je n'ai pas le droit de surprendre cette misère qui fait trembler les yeux de mon prochain. Et je succombe à une honte étrange, la honte d'être.

– *Des fillettes peuplent vos fictions jusqu'à prendre la parole et instaurer le langage romanesque de mémorable façon, comme dans La petite fille..., par exemple. Ces enfants, représentent-elles pour vous la nostalgie d'une certaine pureté, d'une innocence, ou encore d'une hyper-sensibilité au monde ?*

– Descartes a cette pensée profonde, que nous gagnerions tous à méditer davantage, à savoir que tout le malheur des hommes vient de ce qu'ils ont d'abord été enfants. Idée assez brutale pour la sensiblerie contemporaine à l'égard de l'enfance. Entendons-nous bien. L'enfance est le moment de la vie où on apprend à se tromper. L'esprit apprend tout ce qui peut être faux avant même d'être en mesure encore de bien discerner. Demeure à jamais en nous un enfant qui est une mine inépuisable de fausses conceptions sur la vie, et de fausses conceptions *Dangereuses*. Rien n'est plus beau à cet égard, plus émouvant, plus déchirant, que la confiance dont est capable un enfant. À partir de quand, de quel tardif moment

de notre développement, commençons-nous à peine à cultiver la saine attitude de se méfier ? Et combien de fois, malgré toutes les leçons de l'existence, nous trouvons-nous encore dans la position de devoir maudire notre *naïveté*, c'est-à-dire notre infernale disposition à la confiance ?...

Mais on pourrait soutenir le contraire, peut-être doit-on même soutenir le contraire : la part divine de l'homme tiendrait alors justement en cette faculté de persévérer, envers et contre tant de leçons, à faire confiance. Quoi qu'il en soit, dans le cosmos tout entier, rien ne m'apparaît plus digne d'exister, et à la fois plus menacé, qu'une fillette qui danse à la corde en fredonnant sa comptine. La valeur ontologique d'un tel être, si j'ose dire, est proprement insigne. Et la totalité cosmique, chaque pulsation de chaque atome de chaque étoile, concourt à l'acheminer vers sa mort. Songer à tout ce qui pourrait dans l'instant même lui arriver, donne le vertige, qui est la plus pénible des sensations humainement disponibles (avec la pitié). Combien existe-t-il de trillions de milliards de galaxies ? Nulle chose pourtant qui soit plus bouleversante dans cet univers qu'une petite fille.

Il va de soi qu'on pourrait parler tout autant des petits garçons. Sauf que j'ai pris conscience rétrospectivement que mon enfance avait été plus près de l'enfance d'une petite fille que de celle d'un petit garçon, en fin de compte. Non pas que j'aie été élevé à jouer avec les poupées, mais, comme les petites filles, me semble-t-il, j'entretenais des rapports très suivis avec des personnages imaginaires, je vivais entouré de lutins dont je connaissais par cœur les chagrins et les prénoms.

J'ajouterai encore ceci, question de nous faire redescendre sur terre. Il existe un peu partout dans les universités du monde des facultés d'études féministes, à quoi je ne peux qu'applaudir. Mais il n'existe pas que je sache de départements d'études sur l'enfance, comme représentation culturelle, j'entends. Or, l'histoire de cette représentation est fascinante et pleine d'enseignement. Durant des siècles, l'enfant a à peine été une personne : c'était un embryon d'homme, qu'il fallait dégrossir, en qui il fallait redresser les mauvais penchants de la nature. Certes, de tout temps, en tout lieu, on a aimé ses enfants, mais hélas ! à ces époques, il en mourait

tellement, ils n'étaient pour ainsi dire que des états transitoires de l'individu. Un enfant était au mieux une promesse d'homme. Tout cela serait bien entendu à moirer de mille nuances. En tout cas, les choses changeront, comme à bien d'autres égards, avec Jean-Jacques Rousseau, une des plus grandes têtes de l'histoire de l'humanité, on ne le dira jamais trop. Avec lui, l'enfant, de par sa proximité même avec la Nature, acquérait un statut neuf et nouveau, il devenait celui chez qui il fallait respecter les mouvements subtils d'épanouissement, il émergeait comme une personne à part entière, l'enfant fleur à cultiver. Il y aurait à en dire large là-dessus. En quoi l'enfant est en quelque sorte une invention récente. Or, on peut affirmer sans risque de se tromper que les enfants, en littérature, on peut les compter sur les doigts d'une main. Après l'enfant de Rousseau, il y a eu l'enfant de Hugo, Gavroche, petit-fils d'Émile, et qui meurt d'ailleurs le nez dans le ruisseau en chantant le nom de Rousseau. Et puis, il y a eu l'enfant de Dickens, l'enfant d'Andersen aussi, si on y tient. Enfin il y a eu l'enfant de Salinger, celui du *Catcher in the rye* (*L'Attrape-cœur*), ce roman vraiment génial : c'est-à-dire l'enfant-langage, l'enfant comme rythme nouveau imprimé à la langue, et je ne crois pas qu'on ait inventé un autre enfant depuis. Émile Ajar, ou, au Québec, Réjean Ducharme ou Marie-Claire Blais, ou moi-même, si j'ose m'associer à de tels noms, malgré la spécificité de chacune de ces voix, ces auteurs sont tous des héritiers directs de Salinger. (...)